
NIKOLA SCOTT

LES ROSES
DE HARTLAND

ROMAN



« Intrigant, surprenant... j'ai adoré. »

Dinah Jefferies


CHARLESTON

NIKOLA SCOTT

LES ROSES DE HARTLAND

Trois générations de femmes inoubliables,
réunies par un amour fou et de lourds secrets.

1958, Hartland.

La jeune Lizzie Holloway, seize ans, est envoyée passer l'été loin de Londres où sa mère adorée se meurt à petit feu. Un éloignement auquel elle s'est opposée de toutes ses forces. Pourtant, à présent, face à la splendide demeure des Shaw, Lizzie pressent que jamais elle ne sera aussi heureuse qu'en cet instant.

1998, Rose Hill Manor, Londres.

Adele Harrington aurait tout donné pour échapper à ce premier anniversaire de la mort de sa mère... Cette mère qu'elle ne parvient pas à pleurer, tant leur relation faite d'amour et de malentendus garde un goût d'inachevé. Mais quand une jeune femme se présente à la porte, affirmant être sa sœur, Adele devine qu'Elizabeth Holloway Harrington était une femme plus mystérieuse et complexe encore qu'elle ne l'avait imaginé.

Que s'est-il passé, ce bel été de 1958 qu'Elizabeth a passé en compagnie de la fascinante famille Shaw ?

**« UN ROMAN SUPERBEMENT ÉCRIT, INTRIGANT
ET PLEIN DE SECRETS DE FAMILLE... BRILLANT ! »**

The Sun

« MAGNIFIQUEMENT ÉCRIT »

Daily Mail

Traduit de l'anglais par Fabienne Duvigneau

ISBN : 978-2-36812-316-4



9 782368 123164

22,50 €

Prix TTC France

Design : © Raphaëlle Faguer

Photographie : © Maggie McCall /
Trevillion Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES ROSES
DE HARTLAND

Titre original : *My Mother's Shadow*

Copyright © 2017 Nikola Scott

Le droit de Nikola Scott à être identifiée comme l'auteure de l'œuvre a été asserté en accord avec le Copyright, Designs and Patents Act de 1988.

Publié pour la première fois en langue anglaise en 2017 par Headline Review, une marque du groupe Headline Publishing.

Traduit de l'anglais par Fabienne Duvigneau

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-316-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Nikola Scott

LES ROSES DE HARTLAND

Roman

Traduit de l'anglais par Fabienne Duvigneau



À Paul.

1958

CETTE MAISON A VU BIEN des choses et entendu bien des secrets, des chuchotements portés par la brise, la nuit, frémissant autour des cheminées et des pignons coiffés d'ardoise, autour des fenêtres à meneaux et des chemins de gravier blanc, tournoyant entre les roses, les rhododendrons et les arbres du vieux verger de Hartland. Des amours perdues et retrouvées, une mort inattendue, douloureuse, et de délicieuses étreintes furtives. Des larmes de minuit et des rires un soir d'été, tous les rêves à inventer et tous les mondes à découvrir. La maison a tout conservé, dans le silence et l'ombre de ses murs.

Et aujourd'hui, la vie à Hartland regorge de souvenirs. La guerre, avec la mort dans son sillage, est encore présente à tous les esprits. Après tout, il n'y a pas si longtemps que l'Angleterre est sortie des terribles années de rationnement, des habitations bombardées et des abris provisoires, éblouie par le déferlement d'un luxe qu'elle ne soupçonnait pas, les bonbons dans les confiseries, la nouvelle musique qui jaillit partout. Mais l'avenir est radieux maintenant. Aussi ne peut-on pas s'étonner qu'ils attrapent la vie à deux mains, ces jeunes gens de 1958, étourdis par cet été à la campagne et la promesse de tout avoir.

Ou peut-être est-ce la pleine lune qui enivre les gens ce soir. Elle est comme accrochée là dans le ciel, juste au-dessus des écuries, répandant une étrange lueur orangée. Il suffit de la regarder, de sentir le champagne pétiller contre son palais et de respirer le parfum entêtant des roses dans le jardin pour éprouver un tressaillement au creux du ventre, une folle audace qui parle de possibilités infinies et d'un monde à posséder. Des lampions se balancent et clignotent comme des lucioles dans la brise nocturne, et la voix langoureuse d'un crooner enveloppe les couples qui rient et fument, debout ou assis sur le muret de la terrasse, à boire des gimlets et de la limonade pour rafraîchir les visages échauffés. L'une des serveuses engagées pour la soirée observe la scène tout en apportant un pichet plein et en regarnissant un plateau de petits fours, émerveillée par cette jeunesse dorée qui ne semble avoir aucune préoccupation sinon celle de célébrer un dix-septième anniversaire, d'acclamer l'entrée d'une jeune fille dans l'âge adulte.

Il manque deux personnes, pourtant, qui se sont éclipsées derrière les rhododendrons, sur la pelouse où gît un maillet de croquet abandonné, puis ont filé au long des allées, entre les arbres, une main sur la bouche pour étouffer un rire et une exclamation lorsqu'une branche basse a frappé l'arrière d'une jambe nue. L'une est la jeune fille dont on fête l'anniversaire aujourd'hui. À dix-sept ans, elle a déjà trop souffert durant sa courte vie et le pire est encore à venir. Mais pour ce soir, elle a chassé toutes ses inquiétudes, toutes ses peurs, et elle sait, au fond d'elle-même, que la vie ne sera jamais aussi délicieuse, aussi vibrante de nouveautés et de plaisirs interdits que pendant cette nuit d'été. Alors, oui, elle aussi attrape la vie à pleines mains, et comment lui reprocherait-on de suivre un homme qui la courtise depuis des jours et des jours ? Il a de doux sourires rêveurs et des gouttes d'eau de mer accrochés à ses cils, de grands rires innocents devant les autres, et des yeux qui promettent des secrets lorsqu'ils se retrouvent seuls, un bref moment, dans la roseraie de Hartland. Elle ne voit pas ses yeux rieurs ce soir, seulement le clair de lune et les lampions, mais elle le sent tout près d'elle ; elle sent son bras chaud contre le sien et son odeur qui se mêle à celle de l'herbe

fraîchement coupée et aux parfums plus sombres, plus mystérieux de la nuit, dans un jardin qui ne veut pas être dérangé, même pour un premier amour si impatient. Ici, entre les arbres du verger, l'air est plus frais. La jeune fille frissonne malgré elle, et c'est alors qu'il l'enlace et l'attire contre lui, qu'il lui prend le menton pour lever son visage, et, en cet instant inoubliable, la vie est parfaite.

Mais déjà, et la maison semble le sentir, les nuages approchent. La façade dorée de cet été idyllique, la lumière de cette nuit grisante seront bientôt ternies. La maison a toujours gardé ses secrets et ne laisse rien transparaître. Elle se contente d'absorber les souvenirs fugaces de ce premier amour, de les conserver à l'abri pour toujours.

LA MORT EST UNE DRÔLE DE CHOSE. Pas vraiment *drôle*, et même pas drôle du tout, mais étrange. Elle devrait s'annoncer par un vacarme, envoyer des messagers funestes aussi assourdissants que des mitraillettes. Au lieu de quoi elle rôde comme un voleur, elle attend qu'un pied s'avance sur la chaussée quand le feu est vert, ou qu'une seule cellule rebelle dans notre corps décide soudain de semer le chaos. La mort guette, ronge son frein avant de frapper, et quand elle porte son coup, rien n'est jamais plus pareil.

Ainsi, je ne me rappelle pas très bien le jour où ma mère a été renversée par un camion. Mes souvenirs ressemblent à des morceaux épars. Par exemple, l'absurde quantité de verre que le camion avait répandu sur Gower Street, le visage pincé de mon père quand nous avons attendu le taxi qui devait nous conduire auprès du corps ; ma sœur Venetia s'en prenant à la femme policier qui, sans nul doute, devait se tromper, et n'y avait-il donc plus personne pour faire son travail correctement ?

En revanche, je me rappelle clairement le moment où je l'ai appris, parce qu'à cet instant précis – j'étais debout devant le réfrigérateur contenant les soixante-cinq œufs

avec lesquels on préparerait les meringues de la journée –, toutes les larmes que j'aurais pu verser se sont volatilisées et mes yeux, soudain, de manière inexplicable, sont devenus secs. Ils le sont restés pendant des semaines, même quand nous avons lu le rapport du médecin légiste ou disposé les roses préférées de ma mère sur son cercueil. J'ai veillé à ce que mon père se lève tous les matins dans la grande maison de Rose Hill Road, à présent vide, et pas une seule fois je n'ai pleuré.

Certaines personnes ne pleurent tout simplement pas beaucoup – aussi n'est-ce pas à l'aune des larmes versées que l'on peut mesurer le chagrin de quelqu'un –, mais je n'avais jamais été de celles-là. Au contraire, j'étais autrefois une très bonne pleureuse. Excellente, même. Enfant, je pleurais si souvent et si facilement que ma mère avait décrété que mon corps devait se composer aux deux tiers d'eau salée. « Une vallée de larmes à toi toute seule », disait-elle. Je pleurais pour une molaire qui m'avait échappé tandis que je la rinçais au-dessus du lavabo, pour ma gorge envahie de taches blanches. Je m'inquiétais des dangers qui pouvaient se cacher dans mon armoire, sous mon lit, ou au fond de la piscine. Je recueillis des chats abandonnés, des oisillons tombés du nid, et je tentais, des jours durant, de les sauver en pleurant sur leur sort.

« Au nom du Ciel, Addie », soupirait ma mère, et elle me tendait un mouchoir quand mes yeux devenaient tout brillants malgré mes efforts pour dissimuler mes larmes, désolante preuve de faiblesse alors que j'aurais dû être forte, redresser les épaules, et affronter l'adversité. « Ne te laisse pas aller, ma chérie. Regarde Venetia. Elle a quatre ans de moins que toi, et elle ne pleure pas, elle. » J'étais sans doute une enfant exaspérante, à en juger par l'agacement que je voyais souvent sur le visage de ma mère, sa bouche qui se crispait et les plis creusés dans une de ses joues. Je me cachais lorsque lui venait cette expression, la plupart du temps dans les toilettes du bas, qui sentaient le nettoyant à la lavande de Mrs Baxter et où les autres allaient rarement. Quand j'ai quitté la maison des années

plus tard, ce que j'ai le plus aimé chez moi, c'est qu'il n'y avait pas de toilettes du bas.

Ironie du sort, au moment où mon vieil ennemi, ma vallée de larmes, avait enfin l'occasion de s'épancher librement, la boule logée au fond de ma gorge n'a pas laissé passer un seul sanglot. Ma mère me manquait, pourtant. Évidemment. Qui, dans ce triste monde, ne regrette pas sa mère une fois qu'elle a disparu ? Mais plus Venetia, l'enfant chérie, montrait son affliction par son amaigrissement et son teint blême, plus je me sentais sèche à l'intérieur. J'en ai éprouvé une grande inquiétude, jusqu'à ce qu'il me vienne à l'esprit que je me comportais exactement comme ma mère l'avait toujours voulu : forte et redressant les épaules. Mon héroïsme et mes yeux secs reflétaient-ils un désir inconscient de ne pas susciter l'agacement qui, pendant quarante ans, s'était manifesté à mon égard ? Tout au fond de moi, y avait-il une petite fille qui souriait parce qu'elle faisait enfin plaisir à sa mère dans sa tombe ?

Venetia, qui attendait de moi que je rende un digne hommage à notre mère, fut déçue par ma performance. Quelques mois plus tard, elle était enceinte, sujette à de dangereuses sautes d'humeur, et débarquait inopinément à Rose Hill Road avec des remèdes homéopathiques, des soupes en briques et une foule de conseils inutiles. Je l'évitais autant que possible, et, tandis qu'elle occupait le centre de la scène avec sa grossesse, son thérapeute et son travail de deuil, mon père dépérissait sans bruit de son côté de la maison.

Le jour où il s'est effondré, environ deux semaines après l'enterrement, n'a pas été spectaculaire dans la mesure où il ne s'est simplement pas levé de son lit. Mais quatre jours plus tard, voyant que la porte de sa chambre demeurerait fermée à cinq heures de l'après-midi, mon frère Jas et moi l'avons emmené chez le médecin, puis à l'hôpital, d'où il est ressorti au bout d'une semaine, l'air étrangement calme. Soulagés, mon frère et ma sœur sont retournés à leur

chagrin, à leurs carrières et à leurs familles imminentes, et moi, je suis revenue régulièrement, troublée par le regard de mon père. Il m'était difficile de croire que c'était là l'homme qui m'avait appris à jouer aux échecs à l'âge de dix ans, qui figurait pour moi le débarquement des Alliés avec une agrafeuse, deux crayons et une perforatrice quand je n'arrivais pas à faire mes devoirs d'histoire, et qui était toujours prêt à braquer une lampe de poche sur les taches blanches au fond de ma gorge. « Ce n'est pas une tumeur, Adele, j'en suis certain. Ce sont des microbes qui livrent un combat avec ton corps... ouvre plus grand, encore un peu... oui, voilà, je crois que tes anticorps sont en train de gagner. Tiens, un bonbon à la menthe te guérira plus vite. »

Nous échangeions poliment des nouvelles de notre semaine en buvant un thé ou contemplions en silence le jardin de ma mère à l'abandon. L'échiquier n'avait pas vu la lumière du jour depuis des siècles. Je luttais parfois contre l'envie de pincer mon père, très fort, juste pour m'assurer qu'il n'était pas mort lui aussi, même s'il continuait à se lever, partait travailler, avalait d'innombrables tasses de thé qu'il laissait ensuite traîner partout dans la maison, et que Mrs Baxter ramassait lorsqu'elle arrivait le matin, quatre fois par semaine, pour faire le ménage. Malgré tout, j'espérais que bientôt, peut-être, il m'accueillerait, une tasse de thé brûlant comme nous l'aimions tous les deux dans chaque main, le visage éclairé d'un sourire. « Addie ! Te voilà. Que dirais-tu d'une partie d'échecs avec ton vieux père ? » Je traversais donc tout le nord de Londres pour lui rendre visite après mon travail, par de claires soirées d'été que je trouvais trop longues, au début, puis à la tombée du crépuscule en automne, affrontant ensuite de froides nuits d'hiver auxquelles succéda à nouveau un magnifique printemps. Douze mois s'étaient écoulés depuis la mort de ma mère. J'évaluais le temps passé d'après la couleur des arbres dans le parc de Hampstead Heath et les ombres de la petite supérette, près de la station de métro, qui s'allongeaient quand je tournais le coin de la rue en approchant de chez mes parents.

Bien avant que Venetia ne lance l'idée de marquer Le Jour de sa Mort, je me suis mise à le redouter. Le calendrier accroché dans la cuisine de la boulangerie-pâtisserie *Chez Grace* portait une tache rouge sur la case du 15 mai – de la confiture de framboises, je crois –, qui semblait grossir chaque fois que je levais les yeux du gâteau d'anniversaire de Mrs Saunders que j'étais en train de décorer avec soixante-quinze roses en pâte à sucre. J'avais du mal à déglutir, tandis que la boule au fond de ma gorge ne cessait de se reformer, comme des bulles à la surface d'une mare.

Venetia avait insisté pour rassembler la famille – Jas et Mrs Baxter, le frère de mon père, Fred, et quelques vestiges de cousins qui habitaient à proximité –, afin de « se consoler les uns des autres » et de « vivre ce moment avec ses proches », ce qui, d'après son thérapeute, constituerait un pas important vers l'Étape Cinq du processus de deuil. Exagérément optimiste, selon moi, vu que mon père était à peine sorti de la phase du Dénî. Alors que je m'inclinais le plus souvent devant ce genre de suggestions, surtout lorsqu'elles émanaient de Venetia, cette fois j'ai essayé de discuter. Je n'avais pas du tout envie de célébrer l'événement dans notre grande cuisine blanche où l'absence de ma mère nous paraîtrait une terrible évidence, et j'étais certaine que mon père n'y tenait pas non plus. Mais Venetia a rejeté toute objection. J'ai dû non seulement prendre un congé cet après-midi-là, mais aussi apporter moi-même à Rose Hill Road la quantité ridicule de gâteaux qu'elle avait commandés à la pâtisserie.

La porte a grincé doucement quand je suis entrée en retenant mon souffle. Mais tout était calme. On entendait le tic-tac de l'horloge dans le coin, comme toujours, et il régnait, comme toujours, une odeur de livres, de poussière et de nettoiyant à la lavande, même si ma mère était morte depuis un an déjà. Sur ma droite, des manteaux étaient suspendus à la vieille patère et plusieurs parapluies gouttaient sur les dalles, indiquant que la réunion des proches venait de commencer.

Sans bruit, je me suis avancée vers la porte de l'escalier éclairé qui descendait à la cuisine. Un vague murmure me parvenait, puis un rire a fusé, aussitôt masqué par une toux discrète. Oncle Fred, ai-je pensé, le frère de mon père, qui habitait à Cambridge avec ses trois chiens et une collection de voitures rouillées qu'il ne cessait de réparer. J'ai tendu l'oreille, cherchant en vain à distinguer la voix de mon père, grave et assourdie, au milieu du brouhaha confus des conversations. Il travaillait beaucoup depuis quelque temps, et ses brûlures d'estomac avaient empiré. J'espérais qu'il était allé chez le médecin la veille, comme il était censé le faire. Quelqu'un a posé une question. Jas, sans doute, qui avait dû venir directement de l'hôpital pour obéir à l'injonction de Venetia.

Je me suis immobilisée devant le paillason de sisal en imaginant l'assemblée autour de la grande table de la cuisine. Le thérapeute de Venetia avait recommandé de laisser le fauteuil de notre mère inoccupé, en signe de respect. Je détestais ce thérapeute, un homme à la mine cadavérique nommé Hamish McGree, et je détestais l'idée de ce fauteuil résolument vide, avec ses accoudoirs incurvés et son dossier droit contre lequel ma mère calait un petit coussin à carreaux pour soulager ses maux de dos. J'ai essayé de me rappeler la dernière fois qu'elle m'était apparue ici, tournée vers son jardin, les yeux dans le vague si elle pensait à ce qu'elle avait à faire ce jour-là, ou fronçant les sourcils lorsqu'elle parcourait les gros titres des journaux. Mais je n'y arrivais pas. Son visage m'échappait, je ne conservais d'elle que des fragments : ses mains aux longs doigts effilés comme les miens, les mèches de ses cheveux retombant quand elle se penchait pour souffler sur son café, qu'elle aimait boire tiède, presque blanc tellement elle ajoutait de lait. Depuis un an, j'échouais immanquablement à revivre mes souvenirs avec elle. Alors que les gens autour de moi évoquaient des épisodes drôles, de longues conversations, des après-midi entiers passés en sa compagnie, je luttais encore pour simplement revoir son visage, sa manière d'appliquer son rouge à lèvres le matin, la moue agacée

de sa bouche et ses épaules raides le soir quand elle avait froid et cherchait son écharpe. Mon esprit ne me restituait qu'une pluie d'éclats d'obus, tandis que ma capacité à me remémorer s'était terrée en même temps que mes larmes au fond d'un désert aride, dans le lit asséché d'une rivière où le vent chassait des buissons d'épineux, des souvenirs morcelés, qui ne formaient jamais une image complète et, au bout du compte, rarement juste.

Encore un rire étouffé, une toux discrète. Brusquement, j'ai compris que je ne descendrais pas cet escalier au bas duquel m'attendaient le fauteuil inoccupé et le visage insaisissable de ma mère. J'ai fait marche arrière, j'ai posé la boîte de gâteaux sur la table de l'entrée et je me suis précipitée dans une pièce sur ma droite, puis me suis adossée contre le mur, avec mon manteau trempé et ma grosse besace. Je n'ai pas bougé pendant un très long moment, les yeux fermés, accueillant avec soulagement l'ombre rafraîchissante de mes paupières après avoir passé toute la journée à fixer la tache de framboise sur le 15 mai. Le tic-tac de l'horloge qui résonnait de l'autre côté de la cloison était plus fort ici, mais rassurant, comme un battement de cœur. Enfin, j'ai soupiré et j'ai ouvert les yeux, un peu effrayée par mon audace. Venetia allait être furieuse.

Le bureau de ma mère. Je n'y étais pas entrée depuis que Venetia et moi étions venues y chercher son carnet d'adresses afin de rédiger les faire-part, et nous étions ressorties presque en courant. De temps à autre, Mrs Baxter suggérerait de tout débarrasser, mais Venetia y était opposée. Aussi la pièce restait-elle exactement dans le même état que le matin où ma mère était partie pour la dernière fois donner son cours sur « L'écriture féminine, une créativité nouvelle ». Les livres, les dossiers et les manuscrits étaient soigneusement alignés sur les étagères, hérissés de quelques Post-it, les stylos se tenaient au garde-à-vous dans un vieux mug, comme s'ils attendaient ma mère, à côté des crayons toujours bien taillés. Il y avait son téléphone,

un vieux modèle à cadran couleur moutarde, et son secrétaire à cylindre contre le mur, avec les multiples boîtes, coffrets et vide-poches que nous lui fabriquions pour Noël et son anniversaire parce que nous connaissions son sens de l'ordre.

Elle avait été assise là tous les soirs, derrière la porte entrouverte, à préparer ses cours, corriger les essais de ses étudiantes ou lire le journal. Elle se plongeait chaque soir dans cette lecture avec une ferveur quasi religieuse, que nous soyons encore éveillés ou endormis, au lit avec la varicelle ou de sortie en ville. Parfois, en la regardant déplier le journal sur toute la surface du bureau, j'aurais aimé qu'elle me consacre, à moi ou au moins au bandit que j'imaginai dissimulé dans mon armoire, la moitié de cette attention intense qu'elle accordait aux publicités de dernière page, aux notices nécrologiques, à tous les faits-divers de la région. Mais ce n'était pas facile entre ma mère et moi. En grande partie par ma faute, bien sûr, parce que j'étais trop sensible et que je cherchais désespérément à faire plaisir. Je n'agrippais pas le volant de la vie, je ne redressais pas assez les épaules. Ma mère n'était ni sensible ni faible, elle avait la dureté et l'éclat d'une pierre précieuse, et, malgré nos efforts, nos deux personnalités se heurtaient sans cesse, se rebellaient, comme un chat que l'on caresse à rebrousse-poil ou comme une crème à la vanille qui refuse de prendre sur le feu. C'est ainsi qu'était ma relation avec ma mère.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée là, à la lisière de son univers, contemplant les livres et la discipline qui avaient été l'essence même de ma mère. J'attendais que me viennent les larmes et au moins un petit, un bon souvenir d'elle, parce que ce jour-là n'était pas une date comme les autres et que j'aurais *dû* me rappeler son visage, la revoir, *elle*, tout entière dans ma mémoire.

Il fallait *absolument* que quelque chose se passe, et quelque chose s'est passé.

Le téléphone a sonné sur le secrétaire.

2

LA SONNERIE DU TÉLÉPHONE m'a paru étrange dans la pénombre de la pièce, estompée comme une sirène sous l'eau. J'étais tétanisée. À la deuxième sonnerie, j'ai entendu l'écho du combiné de l'entrée et je me suis ruée sur le secrétaire pour décrocher.

— Oui ? ai-je chuchoté en regardant la porte avec anxiété.

Je n'avais pas du tout envie qu'on me surprenne en train de bouder dans le bureau de ma mère, seule dans l'obscurité, alors que j'étais censée participer au processus de deuil en bas.

— Mrs Harington ?

Comme j'appuyais le téléphone très fort contre mon oreille gauche, j'eus l'impression que la voix me transperçait le cerveau. J'ai écarté vivement le combiné, et le vieil appareil à cadran est tombé du bureau.

— Mrs Harington ? Vous êtes là ?

C'était une voix d'homme, grave et rauque. Cette simple question m'a complètement déroutée. Non, Mrs Harington n'était pas là...

— Oui, euh, non. Pardon ?

— Je sais que vous préférez qu'on ne vous appelle pas à ce numéro, a poursuivi la voix au bout du fil, mais vous ne

répondez pas à votre portable depuis quelques semaines. Vous l'avez éteint, peut-être... Il n'y a eu aucun retour pendant longtemps, c'est pourquoi j'ai respecté votre souhait et ne vous ai pas contactée. Puis, brusquement, j'ai reçu une lettre assez intéressante que j'aimerais vous faire parvenir, et comme vous m'avez prié de ne rien vous envoyer sans vous en avertir au préalable...

Mrs Harington n'est pas là. Dis-lui, Addie.

— Une lettre ? ai-je répondu à l'inconnu qui téléphonait à ma mère décédée.

— Je ne sais pas trop quoi en penser. Ce pourrait être encore une fausse piste, mais...

Il s'est interrompu. Instinctivement, j'ai incliné la tête pour me rapprocher de sa voix.

— La connexion n'est pas très bonne, pardonnez-moi, alors je serai bref... Vous allez bientôt recevoir la lettre. En tout cas, il s'est apparemment passé quelque chose le 14 février...

Le 14 février ? J'ai froncé les sourcils, mais alors que j'ouvrais la bouche pour poser la question qui s'imposait, j'ai entendu du bruit dans l'escalier de la cuisine.

— Excusez-moi, ai-je chuchoté dans le combiné, je dois vous laisser. Je suis vraiment désolée... Je vous rappellerai, ai-je ajouté pour conclure.

En raccrochant, j'ai réalisé que je ne connaissais ni le nom ni le numéro de cette personne. Je ne savais pas non plus ce qu'il voulait. Avait-il vraiment dit « le 14 février » ? C'était étrange parce que... Comment serait-il au courant ? Et d'ailleurs, qui était-il ? Toute à mes ruminations, je suis restée plantée devant le téléphone, sans plus me soucier de mes yeux secs et de la boule dans ma gorge. Mrs Baxter saurait peut-être. Il faudrait que je lui demande.

Des voix dans le vestibule. Des pas sur le carrelage, les talons de quelqu'un qui entrait aux toilettes un court instant, le grincement de la porte d'entrée.

— À bientôt, alors, a lancé la voix de Jas. Oncle Fred, je te dépose à la gare ? Il faut que je repasse à l'hôpital.

— Mais que peut bien fabriquer Addie ? Elle a pourtant *dit* qu'elle venait.

La voix tranchante de Venetia trahissait son irritation. Paralysée, la main toujours sur le téléphone à cadran, je me suis préparée au moment inévitable où elle me découvrirait.

Encore des bruits de pas, puis le silence est retombé. J'ai tendu l'oreille. Venetia était peut-être partie aussi, abandonnant à d'autres le soin de ranger la cuisine, auquel cas je pouvais sortir, récupérer la boîte à gâteaux, et rejoindre Mrs Baxter et mon père. La pâtisserie offrait un *spécial framboisier* aujourd'hui, et j'en avais ajouté cinq dans la boîte, délicieusement parfumés à la vanille, parce qu'à la fin d'une longue et éprouvante journée, il n'y avait rien de meilleur qu'une génoise à la crème de framboise avec le thé Oolong de Mrs Baxter.

Ma besace gisait par terre et mon manteau, que j'avais jeté en travers d'un fauteuil avant de répondre au téléphone, avait laissé échapper quelques pièces de monnaie sur le tapis, semant un léger désordre dans la pièce impeccable. Je me suis agenouillée pour les ramasser, et j'allais me relever quand mon regard a surpris quelque chose sous le secrétaire. Là, tout au fond, bien calé contre l'un des pieds, il y avait le sac à main de ma mère.

J'ai hésité, puis, sans m'accorder le temps de changer d'avis, je l'ai attrapé. Gris graphite, élégant et solide à la fois, un sac Hermès vintage. Enfin, vintage *maintenant*, pas lorsqu'elle se l'était procuré au début des années soixantedix. Elle l'avait acheté avec l'argent de son premier prix, un ouvrage sur les contemporains de Jane Austen qui avait connu un certain succès à l'époque et était à présent tombé dans l'oubli. J'ai caressé le cuir du bout des doigts. Que faisait-il ici ? Aussitôt, j'ai enchaîné mentalement : où pourrait-il être *sinon* ici ? Mon père dormait encore à la droite du lit, sans déranger l'oreiller ni la couverture de l'autre côté, avec le livre de sa femme toujours ouvert sous la lampe de chevet. Venetia, malgré son approche plutôt expéditive de la vie en général, et de mes défauts

en particulier, se montrait tellement irrationnelle au sujet de notre mère qu'elle aurait voulu emballer la pièce dans du Cellophane pour la préserver à tout jamais. Aussi avions-nous laissé sur le seau les gants de jardinage de ma mère, modelés par la forme de ses mains, et le roman *Les Belles Années de Mademoiselle Brodie*, aux pages gondolées par l'humidité, derrière le siphon des toilettes du haut, son manteau sur la patère dans l'entrée et son shampoing dans la douche. Quelqu'un devrait écrire une lettre de réclamation à Hamish McGree.

J'ai posé le sac sur le secrétaire. Venetia se l'attribuerait sans doute, si nous parvenions un jour à débarrasser la pièce. Ma mère et elle avaient la même élégance, simple et sobre. L'une comme l'autre, elles adoraient être belles et raffolaient de ces petites touches de luxe qui, selon elles, éclairaient une journée. Venetia savait infailliblement quoi offrir à ma mère pour ses anniversaires, et ma mère aimait infailliblement les cadeaux de Venetia. En la regardant ouvrir le paquet attentionné de mon père et celui de Venetia, toujours si stylé, je luttais contre l'envie furieuse de cacher mon propre cadeau – laborieusement et douloureusement choisi –, parce que bien sûr il ne serait pas aussi parfait ni aussi beau que le châle en cachemire que Venetia lui avait trouvé pour les soirées fraîches.

Curieusement, je ressemblais beaucoup plus à ma mère que Venetia. Nous étions toutes les deux petites, robustes, avec d'abondantes boucles noires difficiles à discipliner, des yeux gris-vert en amande et un nez fin. Mais une chef pâtissière portait forcément de grands tabliers, des filets à cheveux et des vêtements tachés de glaçage et de confiture de myrtilles, et ses mains étaient inévitablement pleines d'entailles. Ma mère accordait un soin extrême à sa tenue, parce qu'elle n'avait pas eu beaucoup d'argent étant jeune, et même si j'essayais de me rendre présentable avant de rentrer de mes stages, ou, plus tard, quand je venais déjeuner le dimanche, elle découvrait toujours une trace de farine, un accroc à ma manche, et manifestait ouvertement sa réprobation.

Mais le sac Hermès était une exception. Lorsque nous étions allées l'acheter, Venetia dormait dans le landau ; c'est donc moi qui avais aligné avec ma mère tous les concurrents sur le comptoir, étudié les nombreuses poches à l'intérieur qui lui permettraient de bien ranger ses affaires, et observé que le gris serait plus pratique que le beige clair. Peu de temps après, Venetia avait commencé à marcher, à parler et à faire toutes sortes de choses incroyables, de sorte qu'à six ans, quand j'en avais dix, elle s'était acquis sans réserve l'indulgence de ma mère. Celle-ci, toujours si impatiente avec moi, dépensant une énergie considérable pour bousculer ma nature craintive, était spontanément attirée par Venetia, sa vivacité et son assurance. Il m'a fallu du temps pour comprendre cet état de fait, puis pour l'accepter, et plus longtemps encore pour cesser de me mesurer à ma sœur si intelligente qui avait ouvert son propre cabinet d'architecture au nord de Regent Park. Et quand Jas, qui était né avec un stéthoscope autour du cou et une volonté de fer, est devenu le plus jeune chirurgien de la main du Grand Londres, j'ai complètement arrêté de rivaliser avec mon frère et ma sœur et me suis installée dans ma modeste vie de chef pâtissière à Kensington. « Elle a le monde à ses pieds, et qu'est-ce qu'elle choisit d'être ? Boulangère », ai-je plus d'une fois entendu ma mère dire à mon père en aparté. J'ai fini par ne plus apporter de gâteaux, de pains et de friandises pour le déjeuner dominical, estimant qu'ils ne lui offraient qu'un constant rappel de ma carrière médiocre et de sa déception.

J'ai hésité une seconde à garder contre moi le sac Hermès, avec son cuir souple et épais. Ma mère en avait acheté d'autres par la suite, mais elle revenait toujours à celui-ci. « Il me rappelle le chemin que j'ai parcouru », avait-elle déclaré un jour, et chaque fois que je le voyais à son bras, j'éprouvais une bouffée d'allégresse, ridicule et parfaitement irrationnelle, la conviction que cet après-midi-là, en le choisissant avec elle, j'avais contribué

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Les roses de Hartland

Nikola Scott



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !